

6
religions

René de Naurois

Un héros sort de l'ombre

Prêtre hors normes, ce résistant de la première heure appelait dès 1933 à se mobiliser contre Hitler. Le 6 juin 1944, il débarquait avec les commandos français en Normandie. En exclusivité, voici des extraits de ses *Mémoires*.

Cet homme n'est pas né sous une bonne étoile, mais sous une singulière constellation. Son parcours d'exception condense le meilleur de la résistance et constitue un éloge vivant aux chrétiens qui ne se sont pas résignés. Étudiant en Allemagne, l'apprenti philosophe René de Naurois comprend tout dès 1933 ! Séminariste, il est ensuite ordonné prêtre à Toulouse par l'évêque le plus lucide de France, Mgr Saliège, dont il devient l'ami. Révolté par la débâcle de 1940, il veut immédiatement résister, si possible par les armes. Il s'engage dans le réseau Combat, d'Henry Frenay.

Aumônier d'étudiants, ses prêches enflammés contre le régime lui valent très vite des ennuis avec la police de Vichy. Il rejoint Londres, et s'engage dans les commandos : il sera parmi les quelques Français qui débarquèrent les premiers à l'aube du 6 juin 1944, sur les plages normandes.

René de Naurois est compagnon de la Libération mais aussi juste parmi les Nations, une distinction accordée par Israël à ceux qui ont sauvé des juifs persécutés. Pourtant, après la guerre, loin de capitaliser sur son héroïsme, il deviendra... ornithologue. Le théologien

trempe dans le feu de l'action entame alors une carrière scientifique d'envergure mondiale. À 97 ans, René de Naurois quitte aujourd'hui les oiseaux pour la plume. Enfin ! Car ses *Mémoires*, dont *La Vie* publie aujourd'hui des extraits, permettent en premier lieu de réévaluer le rôle de la résistance chrétienne, jusqu'ici

PHOTO: J. B. / AGF



1. Le prophète (chapitre 2)

De 1933 à 1938, René de Naurois séjourne en Allemagne et comprend très vite le caractère «diabolique» du nazisme. Sa lucidité contraste avec l'aveuglement de beaucoup de catholiques...

«En cette année 1933, l'Allemagne entrait dans un processus funeste. Hitler avait été nommé chancelier le 30 janvier. (...) Partout aux fenêtres pendaient encore côte à côte des drapeaux allemands noir, blanc et rouge, et des drapeaux nazis ; mais les croix gammées commençaient à dominer. Parfois, nous croisions dans les rues des policiers à cheval en très bel uniforme gris-vert. Mes hôtes assuraient qu'il s'agissait d'employés des Eaux et Forêts..., mais un jour [mon hôte l'ancien ministre chrétien-démocrate] Köhler me parla plus franchement : « Ceux-là, me dit-il, sont déjà des militaires. C'est un camouflage... René, l'Allemagne réarme ! » Köhler avait une connaissance approfondie de la doctrine et des projets du national-socialisme. Je crois qu'il le percevait déjà largement comme une création perverse et même satanique. (...) Tandis que je lui demandais, un jour, comment il voyait le proche avenir, il y eut d'abord un silence, puis il me répondit, en français : « Ach !... la barbarie ! » Cette réponse tomba comme un aveu désespéré devant l'irréremédiable. (...) À mon retour en France, durant l'été 1938, même en montrant les photos, je n'arrivais pas à convaincre de l'imminence et de la réalité du danger. L'esprit de Munich dominait. (...) Je ne manquais jamais une occasion de témoigner (...) : la Gestapo, les arrestations arbitraires, les camps de concentration. Cela les a-t-il rendus lucides pour autant ? Il régnait en France un étrange préjugé, le refus de croire à la guerre, une manière de cécité née dans les tranchées de 14-18 : tout plutôt que la guerre.

(...)
Aucun subterfuge toutefois n'a empêché le clergé allemand d'être persécuté à son tour. Comment les nazis n'auraient-ils pas détesté les chrétiens ? Entre eux et nous, il y avait un fossé. L'Évangile enseigne l'amour du pauvre tandis que Hitler prônait la force. Dans les Béatitudes, l'Église enseigne le triomphe de la faiblesse, alors que le nazisme la vomit. (...) Les mesures de vexation, puis les interdictions, se multiplièrent, selon une stratégie habilement organisée, sans affrontement frontal : telle organisation, tel mouvement confessionnel se trouvait interdit en Rhénanie, par exemple, mais la même institution restait autorisée en Silésie ! Telle revue catholique était supprimée en Bavière, mais elle continuait d'être éditée et de paraître à Berlin. Sous ces apparences décosues, il s'agissait en réalité d'une véritable « mise au pas » (*Gleichschaltung*), progressant par paliers... inexorablement. À aucun moment, les atteintes à la liberté de conscience, de culte, d'expression n'étaient suffisamment violentes et générales pour susciter une protestation d'ensemble. Les ecclésiastiques et les fidèles pouvaient croire qu'ils étaient l'objet de mesures locales et temporaires. Ainsi, en 1941, Mgr von Galen, évêque de Münster, qui protesta publiquement contre les mesures d'euthanasie prises par le régime, ne fut pas inquiété. En revanche, de

nombreux prêtres qui avaient fait connaître des déclarations de résistance de leurs évêques furent déportés au camp de concentration de Dachau.

Je voyais bien, jour après jour, les menaces se multiplier. À Düsseldorf, lors de mon passage en 1935, la Gestapo avait arrêté six catholiques, dont trois prêtres. Plusieurs revues de cette ville émanant des organisations d'Action catholique de la région rhénane venaient d'être interdites. « *Comment réagir, effectivement ? Comment venir en aide aux victimes ?* », demandais-je à des militants catholiques. Ils tergiversaient, parlaient d'attendre une réaction collective des divers diocèses. Elle ne vint jamais.

(...)

J'ai revu après la guerre le cardinal von Preysing, l'évêque de Berlin. Nous étions en 1945, l'Allemagne ouvrait les yeux sur un champ de ruines, de désolation et de souffrance, et sur la réalité des camps de concentration. Il m'a confié dans un assez bon français : « *Nous autres Allemands, nous allons être obligés de revoir notre théologie du régicide et de la révolte contre la tyrannie.* » Ce prélat était le cousin du colonel von Stauffenberg, l'auteur du complot qui faillit coûter la vie à Hitler le 20 juillet 1944. Lui-même avait été en contact avec le cercle de Kreisau ; mais le cardinal ne s'était pas autorisé à justifier une action violente contre la dictature hitlérienne. »

2. Le résistant

Dès la défaite, l'abbé de Naurois veut résister. Faute de pouvoir rejoindre Londres, il monte en chaire pour prêcher le refus de la barbarie...

« J'écrivis à mon évêque, Mgr Saliège, pour lui demander de m'autoriser à franchir les Pyrénées dès que possible. (...) Aux alentours du 1^{er} juillet, je reçus (...) un billet très court, rédigé de sa main d'une écriture tremblée (...) :

Cher ami,

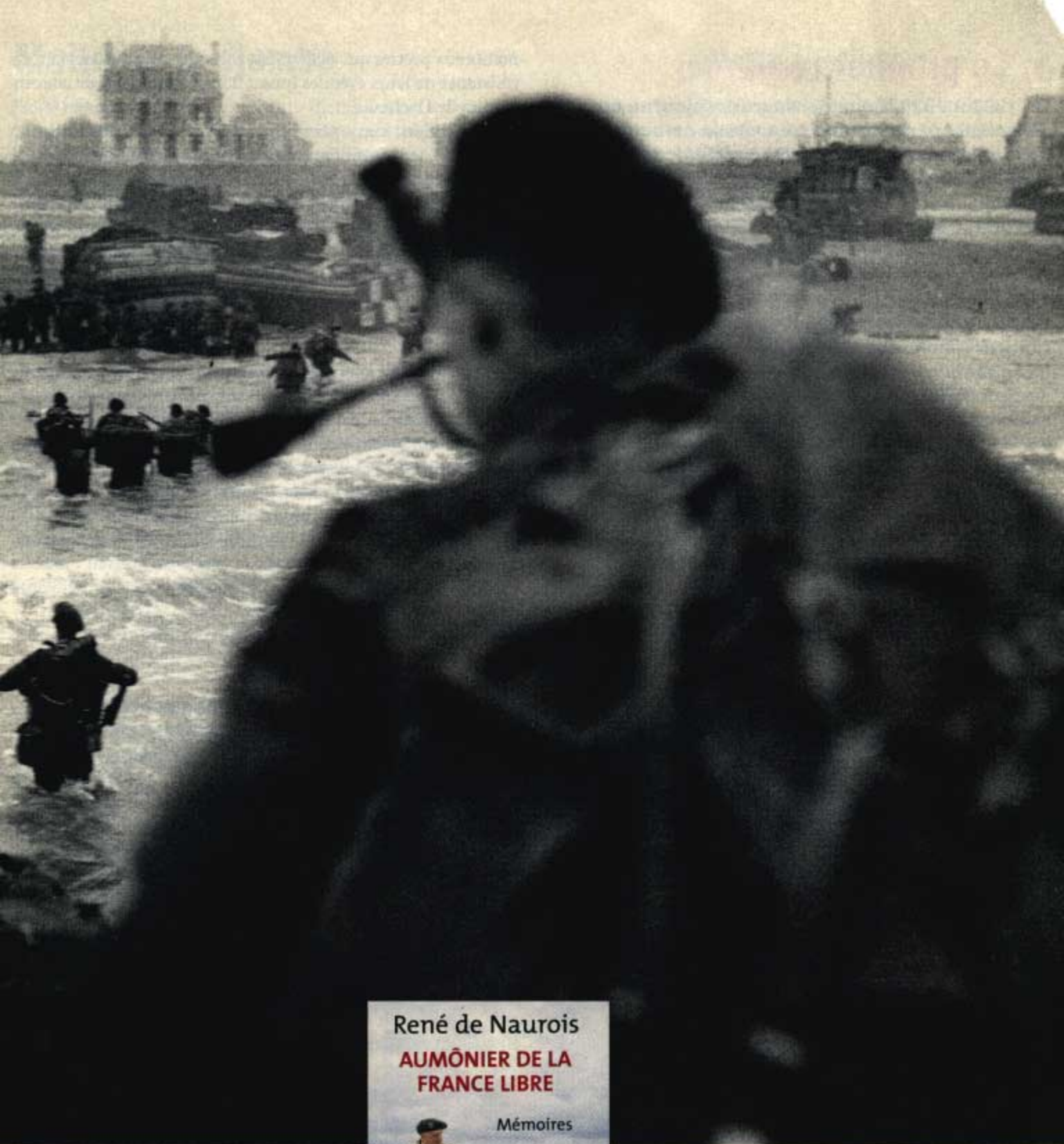
L'âme de la France a plus que jamais besoin d'être sauvée à l'intérieur. Voilà pourquoi je vous dis, sans hésitation aucune, que votre devoir est de rester.

Affectueusement à vous

† Jules SALIÈGE, archevêque de Toulouse.

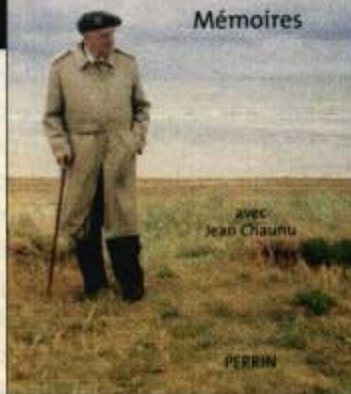
J'étais effondré, mais pas résigné. Je décidai alors d'aller le trouver pour le convaincre et emporter sa décision. (...) Je fus introduit dans le bureau de Saliège. J'étais en uniforme d'officier d'artillerie. (...) Je m'approchai, baisai son anneau, comme c'était l'usage avec les évêques. Presque paralysé par la maladie, il parlait avec difficulté. Il laissa entendre une espèce de rugissement : « *Cet uniforme de honte...* » – son accent d'Auvergnat résonne encore à mes oreilles – « *de honte, de honte. Cette armée en déroute...* »

Devant sa colère, je suis devenu tout rouge, et j'ai baissé la tête. Puis il m'a pris les mains... comme s'il était ma maman. J'étais très ému, probablement autant que lui. C'était un cri qui lui venait du cœur. Celui de la colère et de l'humiliation.



René de Naurois
**AUMÔNIER DE LA
FRANCE LIBRE**

Mémoires



Les Français se regroupent derrière Sword Beach, près d'Hermanville : au premier plan, le joueur de cornemuse de lord Lovat, général des commandos britanniques.

René de Naurois ayant rejoint Londres, sera parmi les 177 bérêts verts français qui débarquèrent les premiers, le 6 juin 1944, sur une plage normande, avec les Alliés. Les chapitres publiés ici sont extraits de *Aumônier de la France libre*, mémoires avec Jean Chaunu, René de Naurois (Perrin, 21,50€).

souvent minoré par l'historiographie. Et ils apportent aussi un radical démenti à ceux qui soutiennent toujours que l'on « ne savait pas » : dès 1933, de Naurois s'est efforcé d'alerter tous les Français qu'il rencontrait. Une exceptionnelle leçon d'histoire et de morale contre toutes les compromissions. ● Jean-Pierre Denis

et rugissant à nouveau : « Ce n'est pas fini... »

Puis il passa en revue les perspectives qui s'ouvraient : la résistance des Anglais, l'entrée en guerre possible des Russes, pour ne rien dire de celle – probable – des Américains...

« Eh non, ce n'est pas fini ! »

(...)

Résister ne se réduisait pas à la fabrication de fausses cartes d'identité, ou à l'organisation des chaînes d'évasion par l'Espagne. Pour moi, résister consistait aussi, peut-être surtout, à dénoncer une nouvelle fois la réalité du national-socialisme, la perversité de l'antisémitisme. (...) À la chapelle du couvent de la Compassion, chaque dimanche, je célébrais quatre cérémonies, messes et offices (...) avec toute la force de ma voix, et, joignant le geste à la parole, je martelais devant mes auditeurs : « Jésus était juif, Marie était juive, Élisabeth était juive, le vieillard Siméon était juif... Oui, mes frères, notre foi chrétienne est enracinée dans le judaïsme. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende... Pour le péché, il y a la miséricorde infinie, mais pour le crime délibéré, renouvelé et sans repentance, il y a la damnation ! » Ces prônes manquaient singulièrement d'onction, voire de variété. On pouvait me reprocher une certaine monotonie dans la violence de la dénonciation ! Du moins les étudiants et étudiantes de l'université dont j'étais aussi l'aumônier pouvaient-ils assez facilement relier l'Évangile du jour avec les turpitudes dont ils étaient témoins. (...) Grâce sans doute à quelques belles âmes douées pour la rédaction de lettres anonymes, mes coups d'éclat vinrent jusqu'aux oreilles de la presse collaborationniste de Paris et je fus dénoncé publiquement dans un article du 18 avril 1942 de *Je suis partout* sous le titre : *Un rouge chrétien*. »

3. Le curé du débarquement

Engagé comme aumônier dans les commandos, l'abbé de Naurois débarque avec 177 Français sur la plage d'Oulstreham, le 6 juin 1944.

« 6 juin 1944. (...) L'aube est immense et sale. Elle est immense comme la mer couverte de bateaux, jusqu'à l'horizon où commence le ciel. Et le ciel est lui-même cette aube immense et grise, presque sans promesse, divisée par des traînées noirâtres en volumes échafaudés, sans contours, qui se meuvent dans le vent. Immenses régions du ciel où monte à notre gauche une vaste lumière blanchâtre puis rosée qui colore lentement, jamais franchement, les masses de vapeur. Sur une mer de plomb fondu, la houle hérissé des crêtes blanches d'écume. Et les navires sont légion, de toutes tailles, de toutes formes avec leurs coques bariolées, les camouflages peints de neuf en « catastrophe de chemin de fer ». Les barges, les transporteurs, les torpilleurs et les « gros » croiseurs, des *battleships* avec un monitor et son énorme tourelle : la plus fantastique armada jamais constituée.

Déjà, mes yeux cherchent à l'horizon la ligne des côtes, le contour sombre tant attendu dont je me demande avec une pointe d'angoisse comment il fera battre mon cœur. (...)

J'ai peur maintenant. À la différence des soldats qui fourbissent leur équipement ou des infirmiers tout à la préparation de

leur matériel, je suis pour l'heure inactif. Un prêtre au milieu des combattants, n'est-ce pas un non-sens ? En d'autres circonstances, ma place aurait peut-être été dans une ambulance à l'arrière ; mais j'ai décidé d'être en première ligne. Et j'ai confiance. Quand les soldats aiment leur aumônier, ils le protègent parce qu'ils savent ce qu'il leur apporte, une présence et un réconfort aussi importants que les soins du médecin. N'importe, j'ai vraiment peur. Les pensées se bousculent dans ma tête. Je m'appête à affronter l'une des plus puissantes armées du monde, fort d'un seul couteau de poche – et à bout arrondi encore ! Ma force est ailleurs et ma mission d'un autre ordre. Je passe d'une cale à l'autre, enjambant les hautes cloisons de bois, pour distribuer à tous l'absolution. Je sens ma voix s'altérer et je crains de paraître trop ému – ou pas assez – de jouer le conseiller à bon compte, ou le prophète de la mort. Pour couvrir le fracas des machines et des explosions, je hurle les paroles sacramentelles, quand arrive par les porte-voix intérieurs l'ordre que nous attendons tous depuis vingt minutes – en réalité depuis quatre ans – avec une émotion qui n'a cessé de croître : « PRÉPAREZ-VOUS À DÉBARQUER ! »

(...) Il m'a été donné de vivre dans des circonstances où des hommes engagés pour un combat avaient besoin d'un prêtre. Alors j'ai épousé leur cause et bientôt leur état et leur uniforme. J'ai porté le béret vert avec fierté, adopté leur langage rude et précis, sans jamais oublier que je n'étais pas tout à fait un homme d'armes mais d'abord un homme de Dieu. (...) J'ai finalement fait une guerre sans jamais haïr les hommes. Mais j'ai violemment haï leurs idéologies, et le nazisme a trouvé en moi un opposant du premier jour, dès 1933, dès ma première rencontre avec les insignes nazis, les croix gammées, les défilés, les discours du Führer, le dégradant projet d'avilir les hommes. Mon témoignage vise aussi à encourager les veilleurs d'aujourd'hui : agir, sans haïr. » ●



En 1940-1941, René de Naurois (debout) est instructeur à l'école des cadres d'Uriage – fondée par un ancien officier, Pierre Dunoyer de Segonzac –, élite formée pour reprendre les armes contre l'occupant.